



HAL
open science

Postface de la Bibliomule de Cordoue

Pascal Buresi

► **To cite this version:**

Pascal Buresi. Postface de la Bibliomule de Cordoue. La bibliomule de Cordoue, Dargaud, 2021, 978-2-505-07864-7. halshs-03924074

HAL Id: halshs-03924074

<https://shs.hal.science/halshs-03924074>

Submitted on 31 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Postface de la *Bibliomule de Cordoue*

Pascal Buresi

Directeur de recherche au CNRS (UMR 5648-CIHAM, Lyon)

directeur d'études à l'EHESS

Coordinateur scientifique du projet européen ITN-MIDA (*Mediating islam in the digital age*).

La *Bibliomule de Cordoue* a pour cadre le califat de Cordoue, à la fin du X^e siècle, à un moment qui est considéré comme l'apogée politique et culturel d'al-Andalus — c'est ainsi que s'appelle la partie de la péninsule Ibérique conquise au début du VIII^e siècle par les troupes du califat omeyyade de Damas (Syrie).

I- Le califat de Cordoue

C'est en 929, que le prince régnant en al-Andalus, 'Abd al-Raḥmān III (r. 912-961), se fait proclamer calife. Ses ancêtres n'avaient pas osé revendiquer ce titre et s'étaient contentés, depuis 756, de celui d'émir. La différence entre les deux titres — émir et calife — est très importante.

Lorsque Muhammad, le prophète de l'islam, meurt en 632, il n'a pas de fils pour hériter de son pouvoir, mais seulement des filles. Les musulmans élisent alors un de ses compagnons pour diriger la toute jeune communauté. Puis, après quelques tâtonnements qui se traduisent par l'essai de différents systèmes de désignation du *khalīfa* (litt. « successeur [du prophète] » ou « lieutenant [de Dieu sur terre] » — consensus, co-optation, testament, élection par un conseil restreint —, s'impose en 661 un souverain, Mu'awiya (r. 661-680), qui instaure un système dynastique en faisant désigner de son vivant son propre fils pour lui succéder. Il prend pour capitale Damas en Syrie, dont il était gouverneur depuis une vingtaine d'années. C'est la naissance de la dynastie omeyyade de Damas (661-750). Cet accaparement par la famille omeyyade de la fonction califale ne se fait pas sans opposition au sein des premiers fidèles et des membres de la famille du prophète qui se sentent exclus, en particulier 'Alī, cousin du prophète, devenu son gendre en épousant Fâtima. 'Alī est ainsi le père de petits-fils du prophète. Les partisans de 'Alī, écartés du pouvoir par les Omeyyades, sont à l'origine du chiisme, le « parti de 'Alī », considéré comme le premier *imām* (« guide ») de la communauté — c'est-à-dire souverain légitime —, ses fils avec Fâtima étant respectivement les deuxième et troisième imâms.

En 756, les Omeyyades de Damas sont renversés par une vaste révolte, soutenue non seulement par les chiites mais aussi par les convertis non arabes (persans principalement), écartés du pouvoir par les Omeyyades qui favorisaient systématiquement les Arabes dans les attributions de postes de responsabilité et dans la distribution du butin.

Ce sont les Abbassides, descendants d'un oncle du prophète, al-'Abbās (m. 653), qui s'emparent alors du pouvoir, fondant Bagdad et massacrant tous les membres de la dynastie omeyyade lors d'un banquet de « réconciliation ». La légende veut que 'Abd al-Raḥmān I^{er} (r. 756-788), dont la mère était berbère, ait réussi à échapper au massacre en traversant le Tigre à la nage, et se soit réfugié à Cordoue où il aurait fondé l'émirat omeyyade de Cordoue en évinçant le gouverneur abbasside nommé par Bagdad en 756.

Durant près de deux siècles, la principauté de Cordoue se veut la continuation du califat de Damas, sans toutefois que ses dirigeants n'osent revendiquer le titre de calife qui leur avait été arraché en 750, car il ne pouvait y avoir qu'un seul calife. Située à la

périphérie occidentale du monde musulman de l'époque, la principauté omeyyade de Cordoue est alors le conservatoire des pratiques syriennes : les armées ont conservé les bannières blanches des Omeyyades de Damas, contre les bannières noires des Abbassides, elles portent le nom des villes de Syrie-Palestine — armées de Homs, de Palestine, du Jourdain... —, les mosquées andalouses sont orientées vers le sud-sud-est, comme en Syrie, et non vers l'est-sud-est comme elles devraient l'être pour que les fidèles prient dans la direction de La Mecque...

D'un point de vue géopolitique l'opposition aux Abbassides de Bagdad a aussi des conséquences importantes : elle explique en particulier que les Omeyyades de Cordoue tournent leurs regards vers Constantinople et l'Empire byzantin, selon le principe que « les ennemis de mes ennemis sont mes amis ». Les travaux dans la Grande mosquée de Cordoue, évoqués dans la *Bibliomule*, font appel à des artisans byzantins pour les mosaïques du *mihhrâb* — la niche indiquant (théoriquement) la direction de La Mecque sur le mur de *qibla* dans la salle de prière. Le recours à une décoration de mosaïques, rare dans le monde islamique, est destiné à rappeler les mosaïques de la Grande mosquée de Damas, conçues déjà à la fin du VII^e siècle par des artisans byzantins.

Si, pendant près de deux siècles, les émirs omeyyades de Cordoue contestent le pouvoir des Abbassides, en revanche ils n'osent pas revendiquer pour eux-mêmes le titre de calife. Il faut attendre le début du X^e siècle et le règne de 'Abd al-Raḥmān III pour que les souverains d'al-Andalus franchissent le pas. Il faut dire qu'en 909 une révolte chiite a eu lieu en Ifrîqiya (la Tunisie actuelle), et un imâmat-califat fatimide chiite, mentionné dans la *Bibliomule* et tirant son nom de Fâtima la fille du prophète, a été proclamé à Kairouan. Ce nouveau pouvoir rompt l'unité califale et s'oppose tout à la fois à la dynastie califale abbasside de Bagdad, et à celle émirale des Omeyyades de Cordoue. En 969, les Fatimides, pour qui le pouvoir est en Orient, transfèrent leur siège en Égypte où ils fondent une nouvelle capitale, al-Qâhira (la « Victorieuse », Le Caire), abandonnant définitivement le Maghreb et déménageant avec eux les tombes des premiers souverains de la dynastie.

Jusqu'en 969 donc, les Omeyyades de Cordoue ont affronté les Fatimides au Maghreb occidental (Algérie et Maroc actuels) par tribus berbères interposées. Cela explique les liens très proches noués par les califes de Cordoue avec les populations du Maghreb : échanges de cadeaux, ambassades, alliances. Le tableau un peu noir que dresse la *Bibliomule* des « mercenaires » berbères appelés en al-Andalus par le vizir Ibn Abî 'Amir al-Mansûr reprend le biais partisan d'une historiographie « arabe » qui voue aux gémonies les habitants du Maghreb depuis la conquête du VII^e siècle en raison des nombreuses révoltes berbères qui ont visé les nouveaux pouvoirs arabes. La dernière de ces révoltes est d'ailleurs celle de la tribu berbère des Kutama qui a porté les Fatimides au pouvoir en Ifrîqiya en 909.

Si les califes omeyyades de Cordoue s'opposent politiquement aux califes abbassides de Bagdad, et s'ils s'en démarquent en valorisant leur arabité par rapport à l'influence persane qui prévaut à la cour de Bagdad, en revanche ils s'en inspirent du point de vue culturel, cérémonial, musical et vestimentaire. La *Bibliomule* évoque ainsi les commandes et achats de livres, payés parfois plusieurs milliers de pièces d'or (dinars). Il ne semble pas en revanche que Cordoue ait été un grand centre de traduction du grec à l'arabe. C'est à Bagdad, à l'initiative de plusieurs califes éclairés, que les ouvrages de médecine, de philosophie, d'astronomie, de mathématiques, de géographie ont été traduits par des chrétiens, des juifs et des convertis, soit du grec, soit du persan. Le rôle des Persans est aussi très important à la cour de Bagdad — comme le rappelle,

dans la *Bibliomule*, le motif récurrent du traité (appétissant pour la mule) d'al-Khwarizmî, un mathématicien, astronome, géographe persan, mort en 850. On a d'autres indices de l'influence de la cour abbasside sur Cordoue : durant les débuts de l'Islam, les califes vivaient simplement, cela commence à changer avec les califes omeyyades de Damas, qui se font construire de superbes palais dans la steppe syrienne, mais c'est à Bagdad que, sous l'influence persane, un véritable cérémonial se met en place autour des califes. Un personnage en particulier eut une influence très grande, disent les sources : il s'agit de Ziryab, un Kurdo-Persan né en 789 près de Mossoul (Irak actuel) et mort à Cordoue en 857. Il aurait introduit à Cordoue des plats orientaux, le luth, et des traditions musicales irakiennes. Du point de vue politique, c'est en Orient qu'apparaît le personnage du vizir, bête noire du calife. La destinée d'une dynastie de vizirs persans, les Barmécides, au service du célèbre Harûn al-Rashîd (r. 786-809) et de ses fils, devient un motif littéraire dans les *Contes des mille et une nuits*, qui mettent en scène les relations tourmentées que ces vizirs entretiennent avec leurs maîtres. C'est dans le dessin-même de la *Bibliomule* que transparaît l'influence de l'orientalisme, des *Contes des mille et une nuits*, de l'actualité, et aussi évidemment de la célèbre série de Goscinny et Tabary, ainsi que du film qui en est tiré, sur le méchant vizir Iznogoud qui veut « devenir calife à la place du bon calife » Haroun El Poussah : turban « à l'iranienne » des oulémas, profil machiavélique du célèbre chambellan Ibn Abî 'Âmir al-Mansûr (r. 978-1002), dont le règne correspond en fait à l'apogée politique du califat omeyyade de Cordoue. La *Bibliomule* évoque ainsi un épisode bien réel de raidissement religieux à la fin du X^e siècle à Cordoue, épisode qui renvoie aux relations tout à fait particulières qu'entretiennent les gens de savoir en Islam avec les pouvoirs politiques.

II- Savoir et pouvoir en Islam et à Cordoue

En 751 a lieu la bataille de Talas, à la frontière de la Chine entre les armées abbassides et les armées du général chinois, Xuanzong, empereur de la dynastie des Tang. La victoire abbasside permet la conquête d'un important butin et la capture de nombreux prisonniers parmi lesquels des artisans papetiers. L'importance de cet événement a souvent été sous-évaluée. Car avec le secret de la fabrication du papier, c'est la possibilité d'écrire en abondance et à bon marché qui rentre dans le monde islamique, ce qui va profondément en bouleverser la société, la culture et la civilisation. Alors qu'au même moment et pour plusieurs siècles encore, les Latins et les Byzantins écrivent peu, parce que la fabrication du support d'écriture, le parchemin, coûte extrêmement cher — il s'agit de peaux de veau, d'agneau ou de chèvre —, l'écrit se propage massivement dans le monde musulman de la Chine jusqu'à la péninsule Ibérique. Ce savoir technique va permettre le transfert de tous les savoirs antiques grecs, latins et persans dans les provinces musulmanes. Une véritable culture de l'écrit se répand alors, avec l'habitude de copier les livres, de les commenter et de les annoter dans les marges (comme cela est mentionné dans la *Bibliomule*).

Cela se traduit aussi dans le monde religieux : les savants (oulémas) copient le texte du Coran, et les traditions (hadîths) attribuées au Prophète, en rédigent des commentaires, puis font des commentaires des commentaires, c'est ce qu'on appelle l'exégèse. Ils font de même avec les ouvrages traduits du grec à l'arabe (mathématiques, algèbre, astronomie, astrologie, philosophie, alchimie, médecine, *Lettre d'Aristote à Alexandre*, *Livre des Animaux* d'al-Jâhiz), ou du persan à l'arabe (*Kalîla wa Dimna*...). Ce transfert des savoirs antiques a été commandité par les souverains abbassides de Bagdad au IX^e siècle, et il a nourri le monde savant dans tous les territoires de l'Islam. La

découverte d'Aristote, de Platon, de Plotin... et de manière générale de tous les philosophes antiques a eu une influence très grande sur la théologie musulmane et a suscité de nombreux débats parmi les savants. La question s'est très tôt posée de la conciliation des vérités tirées de la Raison avec celles issues de la Révélation. Au IX^e siècle, les califes abbassides ont participé activement à ces débats en tentant de s'imposer comme les seuls interprètes autorisés du texte coranique. Cela s'est traduit par l'emprisonnement ou par la torture de plusieurs savants qui refusaient de se soumettre à l'autorité califale en ce qui concernait le dogme religieux.

Cette concurrence sur l'interprétation du dogme de l'islam entre pouvoir politique et corporation des savants se poursuit jusqu'à nos jours. Il s'agit moins d'une fusion du politique et du religieux que d'une concurrence entre deux systèmes d'autorité : celui tiré de la lecture et de la réflexion, celui hérité de l'exercice du pouvoir. Les souverains sont contraints de faire appel aux savants pour leur administration : comptabilité, rédaction des lettres officielles, légitimation de leur pouvoir, cependant que les savants ont besoin des dirigeants, qui financent leurs activités comme mécènes. La maîtrise des lettres ouvre ainsi en Islam l'accès aux portes du pouvoir, mais la fréquentation du prince est parsemée d'embûches et nombreux sont les savants à avoir payé de leur vie leur trop grande proximité avec lui.

À Cordoue, les premiers califes ont renoué avec la grande tradition abbasside de mécénat, avec la création de la plus grande bibliothèque d'Occident et l'accumulation d'ouvrages achetés partout dans le monde musulman. Les traductions du grec à l'arabe eurent lieu principalement en Orient, à Bagdad, même si quelques-unes sont attestées à Cordoue. Ce sont donc surtout des ouvrages en arabe qui constituent le fonds des bibliothèques princières ou privées. On ne sait pas très bien ce qu'il est advenu de la fameuse bibliothèque des califes de Cordoue. Il est vraisemblable que ses livres ont été dispersés au gré des aléas politiques (conquêtes et reconquêtes). Elle comptait plusieurs centaines de milliers d'ouvrages quand les *scriptoria* des monastères du monde latin n'en possédaient que quelques dizaines, au mieux quelques centaines (coût du parchemin oblige).

Il est difficile de savoir quelle proportion prit l'incendie, au cœur de l'intrigue de la *Bibliomule*, ni même s'il eut vraiment lieu avec cette ampleur. Il est en effet mentionné dans certaines sources du XI^e siècle, le plus souvent nostalgiques du califat et de sa grandeur, et elles affirment qu'il aurait duré 6 jours. S'il est difficile pour l'historien d'aujourd'hui de confirmer ou d'infirmer cet événement c'est pour plusieurs raisons : c'est d'abord le faible nombre de sources textuelles, ensuite l'absence de confirmation archéologique, enfin l'importance que continuent de jouer les livres et les bibliothèques au cours des deux siècles suivants en Andalus et au Maghreb. Il faut dire que le faible coût de fabrication du papier permettait la multiplication des copies ; rares étaient donc les exemplaires uniques. En outre, lorsque les chroniques de l'époque mentionnent de tels épisodes, il s'agit en général de mesures limitées à certains auteurs ou certains courants de pensée. Paradoxalement, c'était moins les ouvrages de philosophie, clairement identifiés comme « extérieurs » à l'islam, même s'ils l'influençaient profondément, que les ouvrages de mystique musulmane qui étaient visés. Ainsi les disciples du savant Ibn Masarra, mentionné dans la *Bibliomule*, furent-ils persécutés, parce que leurs conceptions philosophiques et mystiques particulières de l'islam menaçaient les autorités religieuses traditionnelles.

La période du règne d'Ibn Abî 'Amîr al-Mansûr que les sources andalouses appellent plus souvent *hâdjib* — c'est-à-dire chambellan ou maire du palais — que vizir,

est en effet un moment de raidissement religieux. Ce personnage est un civil et un lettré travaillant dans l'administration fiscale. Le soutien que, durant sa carrière, Subh (Aurore), la femme du calife al-Hakam II, mère du jeune Hicham II, lui apporte, prête à toutes les suppositions. Pour parvenir à s'imposer à la cour et à se faire accepter par la population, celui qui est connu dans les sources latines sous le nom d'Almanzor, décide de s'appuyer sur les religieux (pour mieux cacher qu'il exerce le pouvoir en lieu et place du souverain légitime) et d'utiliser le djihad militaire contre les royaumes chrétiens du nord de la Péninsule. En 26 années de règne, il mène ainsi 52 expéditions, deux par an, qui le menèrent à s'emparer de Barcelone en 985 et, en 997, de Saint-Jacques de Compostelle dont il fait rapporter à Cordoue les cloches de la cathédrale. Parallèlement il cultive son réseau d'alliances en épousant une fille de chacun des rois chrétiens de Navarre, de León et de Castille. Un des fils issus de ces unions, Sandjûl (Sanchuelo, le « petit Sanche », petit-fils du roi de Navarre), voulut, à la différence de son père bien plus prudent, devenir calife à la place du calife. Il fut exécuté en 1009 par la population de Cordoue pour ce sacrilège.

III- Femmes et esclaves au X^e siècle dans l'Islam occidental

Deux des protagonistes principaux de la *Bibliomule* sont des esclaves : un eunuque (Tarid, le bibliothécaire) et une copiste (Lubna) ; d'autres esclaves apparaissent en second rôle, et parfois dans des positions d'autorité, telle Subh (Aurore), la veuve du calife al-Hakam II, proche soutien du chambellan Ibn Abî 'Âmir al-Mansûr. Cela peut surprendre dans une société esclavagiste de voir des esclaves en position de force. Pourtant c'est là une des caractéristiques de l'esclavage dans le monde musulman médiéval.

En effet il y existe plusieurs types d'esclaves. Le premier, celui sur lequel on a le moins d'information, est celui des esclaves « courants » : ils sont affectés à des tâches domestiques, au travail des champs ou aux rigueurs de l'artisanat, et laissent du coup peu de traces dans les sources écrites qui s'intéressent surtout aux cercles du pouvoir. Le deuxième type, qu'on voit apparaître marginalement dans la *Bibliomule*, mais qui a une importance très grande en Islam, concerne l'armée. Les esclaves militaires sont connus en Orient sous le terme de *mamlûks*. En Égypte, au XIII^e siècle, les Mamluks vont fonder un empire qui va durer deux siècles jusqu'à la conquête ottomane. Littéralement *mamlûk* signifie « possédé », « appartenant [à quelqu'un] ». En al-Andalus, ce système des mamluks prend une forme spécifique, celle des *saqâliba*, les « esclavons ». En provenance du monde slave, de jeunes enfants sont capturés et formés dans le métier des armes. La *Bibliomule* rappelle la trajectoire de ces esclaves, capturés en Europe de l'Est, et dont certains, amenés à Verdun, y étaient castrés, puis envoyés en al-Andalus où ils étaient vendus, comme le bibliothécaire Tarid. Néanmoins ces esclavons étaient destinés principalement au métier des armes et ils formaient les gardes prétoriennes des gouverneurs, des émirs ou des califes de la région. Dans certaines provinces, ils acquièrent des positions de force et de prestige, et parvinrent même à s'emparer du pouvoir au moment de la crise du califat de Cordoue en 1031, fondant alors des principautés indépendantes qu'ils dirigeaient, tout esclaves d'origine qu'ils aient été. Ne pouvant avoir d'enfants, ils ne purent naturellement pas fonder de dynastie, ce qui a contribué à l'instabilité politique des régions qu'ils gouvernaient.

Le troisième type d'esclaves est celui des esclaves spécialisés : surtout des femmes (*jawâri*), danseuses, musiciennes, copistes (comme Lubna), épouses ou concubines pour le harem du calife (comme Subh/Aurore), mais aussi des hommes tel Tarid,

bibliothécaire... Il convient de noter là encore qu'à la différence du monde latin de l'époque, le fils d'une esclave pouvait tout à fait prétendre à hériter du pouvoir de son père calife. La destinée de Lubna est particulière : sa biographie a été conservée dans plusieurs dictionnaires bio-bibliographiques de savants des XI^e-XIII^e siècles, qui la décrivent comme grammairienne, poète et mathématicienne, et surtout comme une calligraphe talentueuse. Cette qualité aurait été repérée alors qu'elle était employée, comme beaucoup de ses semblables, en tant que secrétaire de la chancellerie du calife. Elle aurait travaillé à Madînat al-Zahrâ' — la ville palatiale évoquée dans la *Bibliomule* et construite par 'Abd al-Rahmân III (r. 912-961) —, en collaboration étroite avec une autre esclave, secrétaire elle aussi, qui aurait acquis un grand savoir en astronomie et aurait été experte dans le maniement de l'astrolabe.

Ces différents personnages d'esclaves, qui structurent l'histoire de la *Bibliomule de Cordoue*, révèlent en fait une organisation sociale, des rapports de pouvoir et une spécificité de l'esclavage en terre d'Islam, qui contrastent avec l'image qu'on peut s'en faire aujourd'hui de manière anachronique.

Conclusion

Au début du XI^e siècle, le califat de Cordoue sombre dans une très grave crise politique qu'évoque la *Bibliomule*. Pourtant cet éclatement de l'État central cordouan en 1031 en une trentaine de principautés indépendantes, qui reçoivent le nom de *Taifas* (de l'arabe, *tâ'ifa* au singulier, *tawâ'if* au pluriel, c'est-à-dire « partis »), n'a pas pour conséquence un déclin culturel, littéraire, poétique, philosophique ou artistique. C'est tout le contraire qui se produit en fait. Chacune de ces Taifas aspire à être une nouvelle Cordoue pour en hériter le prestige. Pour cela, chaque petit prince attire les poètes, les lettrés, et les savants à sa cour. Bruna Soravia, une historienne spécialiste de cette période, a décrit les poètes des Taifas comme *king-makers*, en raison du pouvoir qu'ils tiraient des vers qu'ils composaient. Par leurs louanges ou leurs satires, ils pouvaient faire ou défaire les rois qui se les arrachaient à prix d'or. Le XI^e siècle andalou est le siècle d'une efflorescence des savoirs, scientifiques, littéraires, poétiques, philosophiques, et religieux. L'époque du *hâdjib* Ibn Abî 'Âmir al-Mansûr peut à la rigueur être considéré pour le califat de Cordoue comme un apogée politique : il dominait tout l'Occident musulman à travers son influence au Maghreb et il inspirait la terreur aux royaumes chrétiens du nord de la péninsule Ibérique. La période des Taifas en comparaison est celle d'une crise politique majeure, marquée par un affaiblissement militaire dû à la fois aux compétitions internes entre les différentes principautés rivales, aux dépenses somptuaires engagées pour créer des cours brillantes, au grand dam des sujets mécontents de l'accroissement des taxes, et au renforcement corrélatif des royaumes chrétiens du nord de la péninsule Ibérique qui parviennent à s'emparer d'une grande ville musulmane, Tolède, en 1085.

Face à l'expansionnisme croissant des Latins, le sursaut vint pour al-Andalus justement des tribus berbères du Maghreb. La dynastie almoravide, appuyée sur les tribus sanhâja, fonde Marrakech en 1071 et unifie al-Andalus sous sa férule à partir de 1086. Les émirs almoravides s'appuient pour régner sur les juristes (*fuqahâ'*) de l'école malékite qui domine au Maghreb et en al-Andalus depuis le IX^e siècle. Ils obtiennent le soutien de la population en rétablissant une taxation coranique et en menant le djihad militaire contre les royaumes chrétiens du Nord. Leur règne se caractérise par l'essor du soufisme et des écrits mystiques qui se multiplient en réaction à la direction rigoriste des gouverneurs almoravides. La dynastie est renversée au milieu du XII^e siècle par un

nouveau mouvement de réforme porté cette fois par les tribus berbères masmûda des montagnes de l'Atlas qui fondent le plus vaste empire maghrébin berbère qui ait jamais existé, de la Tripolitaine jusqu'à l'Atlantique et la péninsule Ibérique. La période de domination almohade se caractérise par l'épanouissement de la philosophie et des philosophes, premiers conseillers et vizirs des califes almohades : l'école juridique malékite est interdite, au profit de l'interprétation almohade du droit islamique, et le système politique mis en place est très original : Averroès (m. 1199), « le grand Commentateur » d'Aristote, dont l'œuvre va profondément influencer l'Occident latin, est alors le plus proche conseiller des souverains, celui qui va formaliser le dogme almohade. Ce califat almohade, dont Marrakech est, comme pour les Almoravides, la capitale maghrébine, s'inscrit pleinement dans le prolongement du califat omeyyade de Cordoue de la paternité duquel il se réclame, même s'il choisit Séville comme capitale régionale en al-Andalus plutôt que Cordoue. De cette époque datent les grands minarets de Séville, Tlemcen, Marrakech. Là encore on pourrait croire qu'il s'agit d'un apogée culturel suivi d'une ère d'obscurantisme, mais c'est, là encore, un effet de loupe. Quoique régulièrement attaquées, les bibliothèques ne disparaissent pas, elles changent seulement de propriétaires.